



**A vous qui aurez 20 ans
en 2014**

Marianne Sluszy



es chers enfants,

Merci de lire cette lettre. Elle parle pour les sans voix et, bien que calligraphiée sur du papier blanc, elle est lourde de pleurs et maculée de sang.

J'ai eu 20 ans un siècle avant vous.

Je suis né en mai 1894 dans la petite ville wallonne d'Andenne et trois mois après mon vingtième anniversaire, le 4 août 1914, les Allemands ont envahi la Belgique. J'ai combattu sur le front de l'Yser, là où l'ennemi a attaqué avec les gaz de combat, le chlore qui détruisait les poumons et le gaz moutarde qui brûlait la peau et les yeux. Ce fut une grande première et le prologue de la prolifération des armes chimiques dont des traités internationaux s'efforcent aujourd'hui de bannir l'usage.

Les armes « conventionnelles »? Les fusils avaient laissé la place aux mitrailleuses et aux canons. L'artillerie s'était faite souveraine, déchirant le ciel de ses éclairs de ferraille et vomissant ses obus, des masses de métal diaboliques auxquels les soldats tentaient d'échapper en se cachant dans les entrailles de la terre. Pour une seconde de trop ou de trop peu, des êtres qui avaient aimé, embrassé, ri et pleuré, étaient soudainement broyés, déchiquetés en morceaux dont les lambeaux se mêlaient aux restes putrides de bêtes éventrées, vaches, cochons ou chevaux. Des morceaux de pièces de viande : la boucherie du XXème siècle.

Lors de l'accalmie, nous, les survivants, avons pour mission de récupérer les échantillons humains sur le champ de batailles, puis de les ensevelir dans une fosse commune.

Quelle charge accablante ! S'extriper de l'abri, visualiser le cloaque et, le ventre retourné, prêt à vomir, tout à la fois tétanisé d'effroi et agité d'angoisse, prendre un crâne en main ou une jambe sous le bras. Nous déplaçons ces reliquats comme des trophées parce qu'il nous semblait qu'en les rendant à la terre, nous résistions à la déchéance de notre humanité.

Car la première guerre mondiale a été l'esquisse des horreurs meurtrières qui ont défini le siècle qui nous sépare.

Dans ce pays que certains s'échinent à faire disparaître, les soldats allemands ont commis, dès les premiers jours d'août 14, des massacres de civils innocents. Ivres de haine, ils se sont empressés d'incendier des villes et des villages et de rassembler des femmes, des enfants et des vieillards sur les places publiques ou dans les églises pour les fusiller.



Quelle barbare ! Les gens tirés de leur sommeil par des hurlements, les bousculades, les cris de frayeur, la supplique d'une mère pour qu'on épargne son bébé, les pleurs terrifiés d'une fillette à qui on arrache la poupée pour la démembrer et la piétrer, puis les tirs et le silence. Juste troublé par les éboulis des maisons ravagées et le crépitement des flammes.

Et pourtant, ma jeunesse se présentait de la meilleure façon.

En 1913, après avoir réussi l'école normale¹, j'ai été nommé instituteur à Namèche, non loin de ma ville natale. J'étais heureux de pouvoir embrasser une vocation peu commune pour le fils d'un ouvrier carrier et d'une blanchisseuse. Je n'ai jamais assez remercié mes parents pour leurs sacrifices et surtout pour l'amour qu'ils m'ont témoigné.

Quelle fierté d'avoir pour mission d'instruire les enfants du peuple, de leur donner l'amour du savoir et de leur transmettre les valeurs civiques d'une société qui ne pouvait aller qu'en s'améliorant...

Jamais je n'oublierai la vivacité du regard de « mes » écoliers, traduisant l'enthousiasme d'apprendre et la confiance dont j'étais l'objet. Ni les modulations de leurs chants lorsqu'ils répétaient en chœur leurs leçons.

Je vivais dans une maison attenante à l'école et j'avais décidé d'y séjourner pendant toutes les grandes vacances pour aménager les lieux à mon goût. L'été était très chaud cette année-là et j'appréciais de rester assis devant la fenêtre ouverte de la cuisine, contemplant les fleurs écloses que j'avais plantées à la fin de l'hiver. Disons aussi que j'étais amoureux de la postière. Marcelle dégageait une grâce particulière, avec des gestes à la fois indolents et déterminés. Son visage aux traits réguliers était de carnation pure comme si elle sortait de la palette d'un peintre raphaélique. Malgré mon statut de « maître » (et l'uniforme qui l'accompagnait, une redingote, un gilet et un pantalon noir), mes joues rosissaient, comme celle d'un garçonnet qui doit réciter une poésie devant la classe, lorsque je lui remettais le courrier adressé à mes parents. Que j'étais timide et gauche ! A chaque fois, je reportais ma décision de l'inviter à boire un café au pied du saule qui ombrageait mon jardin. Je craignais qu'elle ne m'éconduise. Je jugeais mon visage mièvre et pire, bien que cela puisse paraître

¹ On désignait ainsi à l'époque l'école où on formait les instituteurs.



contradictoire, marqué d'une sorte d'irrégularité que je qualifierais de rébarbative.

Finalement, afin de ne plus avoir l'impression de manquer de ce viril courage que l'on attend d'un homme, j'ai reculé l'épreuve en faisant mine de croire qu'il était plus convenable de l'inviter à la fête qui suivrait les cérémonies mariales du 15 août.

La guerre a décidé pour moi. Le 31 juillet, j'ai été mobilisé. Le 4 août, les Allemands ont envahi la Belgique par Gemmenich, à l'est de Liège. Je vous épargne les détails du trajet effectué par mon régiment pendant les deux premiers mois du conflit. Sachez que ce fut un enchaînement de batailles sanglantes et de misérables retraites au cours desquelles j'en ai vu de toutes les couleurs et l'armée belge perdue un tiers de ses soldats.

Toujours est-il que je me suis retrouvé dans une tranchée entre Dixmude et Ypres. Là-bri avait été creusé avant l'arrivée de notre patrouille et nous avons échappé aux travaux de terrassements. Mais avec les pluies diluviennes de l'automne, chaque jour s'ouvrait sur un combat avec la boue. Il fallait remblayer et colmater la tranchée avec de petits sacs de terre que nous ficelions puis plaçons en grand nombre pour empêcher les parois argileuses du boyau de se fonder. Des Flamands les avaient baptisés vaderlanderkens, « petits patriotes », parce que ces bourses de « sol national » concouraient à notre survie de combattants belges ! Dans mon groupe, il n'y avait pas de problèmes entre francophones et Flamands. Nous étions Belges et dans la même merde. Partageant nos humeurs, nos angoisses, nos activités de misère, chasse aux rats, épouillage du linge à la flamme de la bougie et aussi nos petites joies, partager une cigarette ou une partie de cartes, s'essayer au bricolage avec des débris d'obus, sans oublier les moments d'accalmie, où il nous était donné de nous débarbouiller dans un ruisseau qui n'était pas souillé par la boue et le sang et de nous brosser les dents autrement qu'avec un reste de café moisi au fond de la gourde.

Je n'étais pas un foudeur de guerre mais parfois, au creux de la nuit infinie, j'étais saisi d'un éclair de folie. Il m'arrivait de souhaïter l'assaut. J'aurais donné n'importe quoi, ma vie même, plutôt que de moisir sous terre dans la tranchée, transpercé par le froid humide, crasseux et loqueteux comme un clochard.

Un jour, il devait être cinq heures du matin, le commandant nous ordonna d'abandonner notre



paillasse et de sortir du trou. Je tremblais dans le noir de l'aube glacée et j'avancrais sous la canonnade. Soudain, il y eut une déflagration plus assourdissante que les autres. La mitraille nous avait rattrapés et j'ai vu le sang couler tout le long de mon bras gauche, ruisselant depuis mon épaule réduite en bouillie. Vous ne me croirez peut-être pas mais j'étais trop terrifié pour avoir mal. Un soldat s'est écroulé sur mon flanc droit, une balle lui avait traversé la tête. Il était mort et j'ai perdu connaissance.

J'ai été évacué à La Panne, à l'hôpital de l'Océan, qui était avant guerre un hôtel pour gens aisés. Le docteur Antoine Depage l'avait fait transformer, avec l'aide de la Reine Elisabeth de Belgique, en centre de soins. Rendez-vous compte ! A une trentaine de kilomètres de Venfer, un hôpital modèle, accueillant plus d'un millier de blessés, avec des salles d'opération hygiéniques et bien équipées, des chambres spacieuses et aérées, des ateliers où les plus vaillants d'entre nous pouvaient se rendre utiles par des travaux de menuiserie, de confection de membres artificiels, de triage du linge à la blanchisserie et de rangement des hangars où étaient engrangés les produits d'épicerie. L'Océan, c'était une ville dans la ville, peuplée d'une humanité souffrante, où parfois certains, entre les gémissements des amputés et les borborygmes des queues cassées, s'essayaient à mimer les gestes du quotidien. A quoi je ressemblais alors ? Je vous le confie sans honte. A un paquet de loques. Mon épaule en charpie, mon bras bandé immobilisé par une attèle de confection « maison », de la gaze retenue par des pansements qui encadraient ce qui fut mon visage.

Je n'aurais jamais songé à me plaindre. J'étais vivant, curable avec comme pronostic le recouvrement de l'usage de mon bras mais aussi, malheureusement, des cicatrices indélébiles aux joues et une entaille qui tièrerait à jamais ma lèvre inférieure vers le bas.

Chaque jour une infirmière refaisait mes compresses et parmi ces anges de blancheur, j'eus vite ma préférée. Hilde était flamande, née à Furnes et ne parlait pas un mot de français. De ses mains expertes maniant les tulle et les tampons, émanait tout un vocabulaire, mouvements qu'elle accomplissait comme une danse. Un après-midi, alors que je me promenais sur la plage, elle me rejoignit, me prit silencieusement le bras valide et se colla à moi comme si elle craignait que le vent nous emporte. Un bref instant, j'ai eu la



vision de Marcelle derrière son comptoir de la poste. Un flash dans la grisaille du Nord. La plage s'éclatait à l'infini et mon sang n'a fait qu'un tour. Je me suis mis face au visage de Hilde et l'ai embrassée. Avec mes bandelettes qui frôlaient sa joue. Et ma bouche de travers qui cherchait sa langue. Puis, je l'ai prise par la main, direction l'hôpital et un de ses entrepôts, une construction trop récente pour être aménagée. Pendant ces minutes où nous nous sommes éloignés du bord de mer, j'éprouvais un désir impénieux et brûlant. Je tenais Hilde par la taille avec une autorité dont jamais je ne serais cru capable. Ma gêne, ma gaucherie, ce que je pensais être de la prévenance, avait été englouti par la boue des tranchées. J'étais une bête blessée, un homme défiguré qui évitait de se regarder dans un miroir et je voulais faire l'amour à Hilde. Tout de suite. Mon plaisir fut violent comme le feu qui a couvé trop longtemps et craint de s'éteindre à jamais.

Quelques jours plus tard, le médecin militaire me déclara apte à retourner sur le front. Entre Hilde et moi, il n'a pas eu d'au revoir. Métais-je seulement soucie d'elle pendant nos rapprochements ? Avait-elle éprouvé autant de bonheur que moi ? Celui que j'étais devenu, métamorphosé par son séjour dans les abysses de l'enfer, était indifférent. Pas d'ardieu, pas de pleurs et pas de promesses de courrier. Ceci n'avait rien à voir avec le souvenir de la postière mais je haïssais la correspondance depuis que mes parents ne répondaient plus à mes lettres. Andenne avait été martyrisée et j'avais compris que jamais plus je ne recevrais un mot. Le silence s'était fait. De mort.

Le 12 février 1915, dès l'aube trempée, il nous fut commandé de sortir de notre tranchée. Le ciel crachait ses éclats de ferraille. Cette fois, c'est moi qui me suis écroulé sur le flanc d'un soldat blessé à l'épaule, éparigné par la douleur tant il était horrifié par le spectacle de ce que fut un homme.

Sept ans et neuf mois plus tard, au début de novembre 1922, mes restes ont été exhumés, comme ceux de quatre autres compagnons tombés, la belle expression, au champ d'honneur. Le 10 du mois, la salle d'attente de la gare de Brugge a été transformée en chambre mortuaire pour être le théâtre d'une étrange cérémonie.

Je me souviens de la pénombre dans laquelle se découpait un décor composé de tentures noires lamées d'argent, de palmiers qui appelaient d'autres cieux et de nos cercueils enveloppés dans des draps tricolores

aux couleurs de la patrie pour laquelle nous nous étions sacrifiés.

Dans un coin de la salle, un aveugle de guerre était assis sur un tabouret. Il s'appelait Raymond Haesebroeck et ses yeux avaient été brûlés en 17 par les gaz moutarde sur l'Yser. Le ministre de la Défense Nationale l'a saisi par le bras pour le placer à deux mètres en arrière des cercueils disposés en arc de cercle. L'homme aux orbites vides m'a désigné immédiatement, moi, le quatrième en partant de la gauche.

Le lendemain, le 11 novembre, un train a emporté ma dépouille à Bruxelles. Le cortège funèbre s'est ébranlé depuis la gare du Nord. Les gens massés sur les trottoirs se recueillaient cependant que d'anciens déportés et invalides formaient une haie d'honneur le long du chemin qui me menait à ma dernière demeure. Lémotion était vive. Contagieuse au point que j'ai éprouvé une brève fulgurance de sentimentalité, me demandant si Marcelle était perdue dans la foule, à mille lieues d'imaginer que l'âme de son instituteur d'autrefois s'agitait dans la boîte vénérée.

J'ai reçu les hommages d'Albert 1er, notre roi soldat qui, juste avant la Brabançonne et l'ensevelissement de mes restes, a épinglé la Croix d'Officier de l'Ordre de Léopold sur mon cercueil. J'ai été inhumé sous la dalle de marbre noir, entre les deux lions de pierre qui encadrent la colonne du Congrès, colonne commémorative érigée à Bruxelles en l'honneur du premier Congrès National qui rédigea la Constitution belge de 1830.

Voilà, je suis mort pour de vrai ou vivant pour l'éternité. Anonyme peut-être, mais de première classe. Hautement distingué parmi ceux dont on se souvient, chaque 11 novembre, jour de la signature de l'armistice de la guerre 14-18.

Depuis, j'observe les vétérans, avec leurs uniformes qui semblent à chaque fois plus larges, alourdis dans leurs postures par les médailles du sacrifice, agripés à leurs cannes et béquilles comme au soufflé de la vie, la leur, qui devait bientôt s'évanouir à jamais.

Tous ces rescapés ont désormais disparu et je me sens soudain bien seul sous ma dalle froide.

Mes enfants, j'ai envie de clore cette lettre par une pointe de lyrisme. Prenez entre vos mains les clés de l'avenir. Faites en sorte que votre vie soit meilleure que la mienne. J'ai connu l'horreur de la guerre. Les débordements mortifères des orgueils nationaux. Les effets délétères de la division.

J'ai connu l'incandescence de l'amour. Une flamme trop brève. Bientôt, il y aura un siècle que je repose auprès de la flamme éternelle.
Pardonnez-moi de ne pouvoir apposer ma signature à cette lettre que je vous adresse. J'ai été un soldat. Je suis le soldat inconnu.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Marianne Sluszny (2017)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Marianne Sluszny est née et vit à Bruxelles. Elle est diplômée en philosophie de l'ULB et de La Sorbonne. Elle travaille depuis près de trente ans à la RTBF comme productrice de documentaires culturels et historiques. Elle est professeur de philosophie à l'Institut national supérieur des arts visuels de la Cambre, après avoir enseigné à l'Institut national supérieur des arts de la scène (INSAS).

Elle est l'auteur de deux romans : « Toi, Cécile Kovalsky » (Prix de la première œuvre de la Communauté française de Belgique et Prix Lucien Malpertuis de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique) et tout récemment « Le Frère du pendu », tous deux parus aux Editions de la Différence.

